

Galerie Daniel Templon

Paris

ATUL DODIYA
L'OEIL, juin 2011

Nikhil Chopra,
Yog Raj Chitrakar
Memory Drawing V,
2008, installation,
techniques mixtes,
courtesy de l'artiste.

L'art contemporain au-delà des archétypes

Anish Kapoor, Subodh Gupta, Sarnath Barnejee... Les artistes indiens d'aujourd'hui ont assimilé les codes occidentaux pour mieux raconter l'Inde actuelle. Une Inde en pleine évolution, loin des clichés dans lesquelles le monde cherche parfois à l'enfermer.

À quoi ressemblerait l'art indien aujourd'hui ? Quelle radiographie peut-on en faire ? Il faudrait peut-être aussi s'interroger sur la vision occidentale de l'Inde, comment elle est formatée et comment y répondent les artistes de ce sous-continent. Car il faut le reconnaître, depuis dix années que l'art indien est visible en Europe, les attentes et leurs lots de clichés visuels ont aussi sûrement modelé la production. Qu'attend-on de l'art indien ? Voilà qui pourrait être la question à poser aux visiteurs des expositions qui se multiplient au mois de juin sur cet art lointain qu'on désirerait largement exotique, au goût indien largement prononcé.

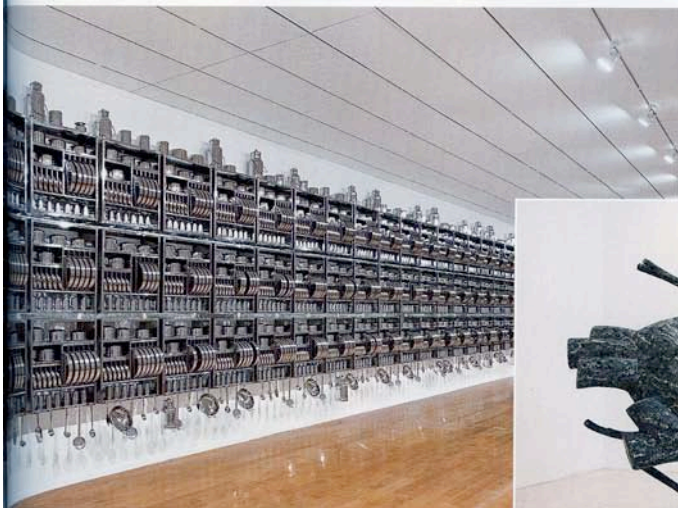
Les leaders du marché

Bien qu'il soit britannique et lauréat du prix Turner en 1991, Anish Kapoor (né en 1954) [actuellement sous les verrières du Grand-Palais, lire p. 36] a largement contribué à la visibilité de l'art indien et, involontairement, formaté une certaine attente du public et de la critique occidentaux. Les « notes » indiennes de son travail mondialement connu – pigments violemment colorés, métaux rutilants, nature méditative de dispositifs démesurés – sont devenues le mètre étalon d'une production qui doit « jouer sur le double registre du contenu indien et de la forme transnationale » selon la commissaire d'exposition Kavita Singh.

Cette qualité, on la retrouve incontestablement chez Subodh Gupta (né en 1964), maître de l'accumulation d'ustensiles ménagers en Inox et aluminium, des sculptures clinquantes et narratives, ultra-visuelles, qui font le bonheur de supercollectionneurs comme François Pinault qui exhibait un temps une tête de mort rutilante sur l'embarcadere vénitien du palais Grassi. Avec ces matériaux, Gupta a parfaitement répondu à une vision postcoloniale de la production indienne par les Occidentaux comme le souligne Zehra Jumabhoy, critique d'art à Bombay en 2009 : « Il y a deux ans, Gupta était applaudi par la presse internationale pour son usage de matériaux soi-disant ethniques – Inox, bouse de vache, lait. Mais dernièrement, on lui a reproché l'emploi excessif de ces mêmes indicateurs culturels. Où se situe la démarcation entre le "suffisamment indien" et l'"international" ? » Le débat reste vif en effet, car à côté de ■■■



En couverture



Subodh Gupta, *Take Off Your Shoes and Wash Your Hands*,

2007, structure et ustensiles de cuisine en inox, courtesy *In Situ*, Fabienne Leclerc, Paris.

Bharti Kher, *An Absence of Assignable Cause*, 2007, bindis sur fibre de verre, 173 x 300 x 116 cm, courtesy de l'artiste et Hauser & Wirth, Zürich et Londres.



La Devi Art Foundation,
dans le quartier
de Gurgaon, à New Delhi.
© Devi Art Foundation.

The Devi Art Foundation à Delhi

Inaugurée en 2008, cette fondation à but non lucratif est issue de la passion du trentenaire Anupam Poddar et de sa mère Lekha, à la tête d'une immense fortune née de l'industrie papetière avant de se diversifier dans l'hôtellerie. La collection privée d'art du sous-continent indien (Inde, Pakistan, Sri Lanka, Bangladesh, Afghanistan et Tibet) est constituée de plus de 2000 œuvres d'art contemporain et 5000 pièces d'art tribal et de textiles anciens. Lekha Poddar collectionne depuis plus de trente ans dans la tradition des grandes familles, et le fils, depuis une petite dizaine d'années, mais avec une frénésie dévorante : « Collectionner est devenu une obsession, le terme hobby est trop tiède, cela a pris le contrôle de ma vie ! », confiait-il au *New York Times* en 2008.

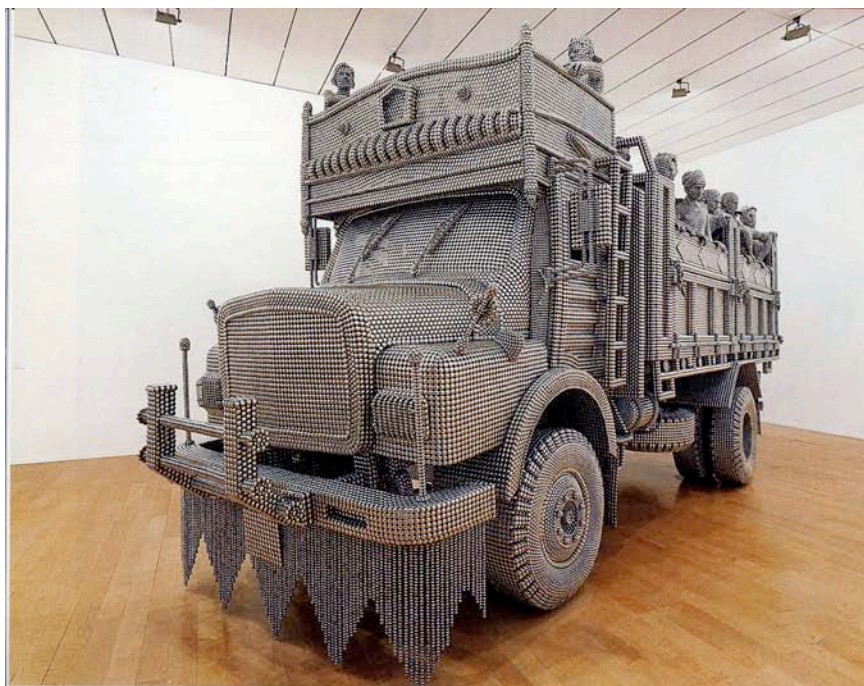
Cap vers la création

Le bâtiment cubique à la façade recouverte de panneaux de fer rouillé est signé de l'architecte Aniket Bhagwat, confirmation de l'engagement en faveur de la culture indienne de cette famille du Rajasthan. Deux étages, 700 m² d'espaces d'exposition, la fondation accueille chaque trimestre une

proposition la plus souvent thématique élaborée à partir des collections par des commissaires indépendants. Car la Fondation Devi est un véritable moteur de créativité qui soutient aussi bien les artistes que les critiques d'art.

Parmi les fleurons de la collection, Bharti Kher et Subodh Gupta (époux à la ville) ont été largement plébiscités par le fils, Poddar. Son premier achat en 2000 fut une vache sacrée de fibre de verre rose fuchsia, *Rani* (1999) de Gupta. Suivront une grosse sphère hirsute formée par des pinces en aluminium (*The Other Thing*, 2005-2006) et encore *High Life II* (2002), autre accumulation sphérique de pots de lait en Inox. *Éléphant* de Bharti Kher ou sculpture exubérante de Sudarshan Shetty (un dinosaure d'Inox poursuivant une Jaguar de collection), Poddar achète beaucoup et des pièces parfois massives, tant et si bien que la collection est déjà à l'étroit dans son écrin. Le collectionneur réfléchirait déjà à un nouveau projet architectural. Jusqu'au 27 juin, « Vernacular in the Contemporary, part II » fait la part belle à 45 artistes de formation empirique ou artisanale. ■

→ www.deviartfoundation.org



Valay Shende,
Transit, 2010,
Inox, 2 écrans Ipad,
368 x 274 x 701 cm,
courtesy Sakshi
Gallery, Bombay.
© Photo : B. Adilon.

■ ■ ■ cet art truffé de matériaux symboliques et médiateurs de l'Inde—cette fameuse articulation entre tradition et modernité dont on nous rebat les oreilles dès lors qu'on examine une scène éloignée, qu'il s'agisse du Japon ou de l'Afrique—d'autres artistes créent des œuvres où l'indianité est différemment flagrante.

Bharti Kher (née en 1969), leader du marché de l'art contemporain indien avec une œuvre ayant dépassé en salle

des ventes le million de dollars l'an dernier, compose tout autant avec quelques-unes des images hypersymboliques de l'Inde : le *bindi* (point rouge apposé sur le front et représentant le troisième œil) devenu sa marque de fabrique, des couleurs vives, l'accumulation se prêtant à l'expression du sur-nombre et de la démesure du sous-continent, et l'artisanat.

Mais là où son mari Subodh Gupta a fini par se laisser aller à la facilité de

l'illustration, Kher choisit une voie critique qui fraye du côté du politique et de la société. Son usage du *bindi* accumulé dans des peintures abstraites ou mu en spermatozoïde et recouvrant des éléphants à l'échelle 1, lui permet d'interroger tour à tour le statut de la femme en Inde, l'identité culturelle et l'immigration. Née à Londres, Kher s'est installée à New Dehli et, depuis, analyse sans cesse ce double déracinement, cette indianité recomposée, influencée par l'Occident, mais largement singulière et s'enorgueillissant d'une culture millénaire. La génétique avec des hybridations monstrueuses ou l'écologie passent aussi sous le scalpel de ses installations acides, car « l'art contemporain indien est extrêmement commun », analyse le critique d'art anglais Sean O'Toole, « il révèle les mêmes désirs d'influence ».

Nouvelle garde

Lorsque Ravi Agarwal (né en 1958) filme la dilution d'encre de Chine dans un verre d'eau jusqu'à complète coloration



L'Inde entre à la Biennale de Venise

Pour la première fois cette année, l'Inde concourt officiellement à la Biennale de Venise avec son propre pavillon. Hébergée à l'Arsenal, l'exposition intitulée « Everyone Agrees; It's About to Explode » est proposée par le commissaire, critique d'art et poète Ranjit Hoskote (1969). En 2008, il avait été commissionné avec Okwui Enwezor dans le cadre de la Biennale de Gwanju en Corée du Sud. L'homme n'est donc pas un débutant. Autour de la figure tutélaire de la sculptrice et maître de la gravure sur bois Zarina Hashmi (1937), déjà sélectionnée pour la prochaine biennale d'Istanbul et couronnée d'une rétrospective au Hammer Museum de Los Angeles en octobre 2011, Hoskote réunit trois jeunes artistes. Mriganka Madherkaillya (1978) et Sonal Jain (1975) du collectif basé dans le Nord-Est de l'Inde à Guwahati, Desire Machine Collective (exposés à

Lyon), le vidéaste de New Delhi Gigi Scaria (1973) et l'artiste polyvalente Praneet Soi (1971) basée entre Amsterdam et Calcutta.

Toutes les œuvres seront spécialement produites pour l'occasion, un gros pari donc. « Ces œuvres vont constituer une déclaration symbolique d'importance, car c'est la première fois que l'Inde participe à la biennale. Quand vous avez un pays de plus d'un milliard d'habitants, alors la scène culturelle est florissante et l'art dynamique. C'est cette force que veut montrer l'exposition », déclare Hoskote aux médias indiens. « On peut représenter l'Inde de bien des façons depuis différents endroits. L'Inde n'est pas un territoire attaché à une seule identité. Elle se développe au sein de l'espace global de l'imaginaire. » La compétition est lancée. ■

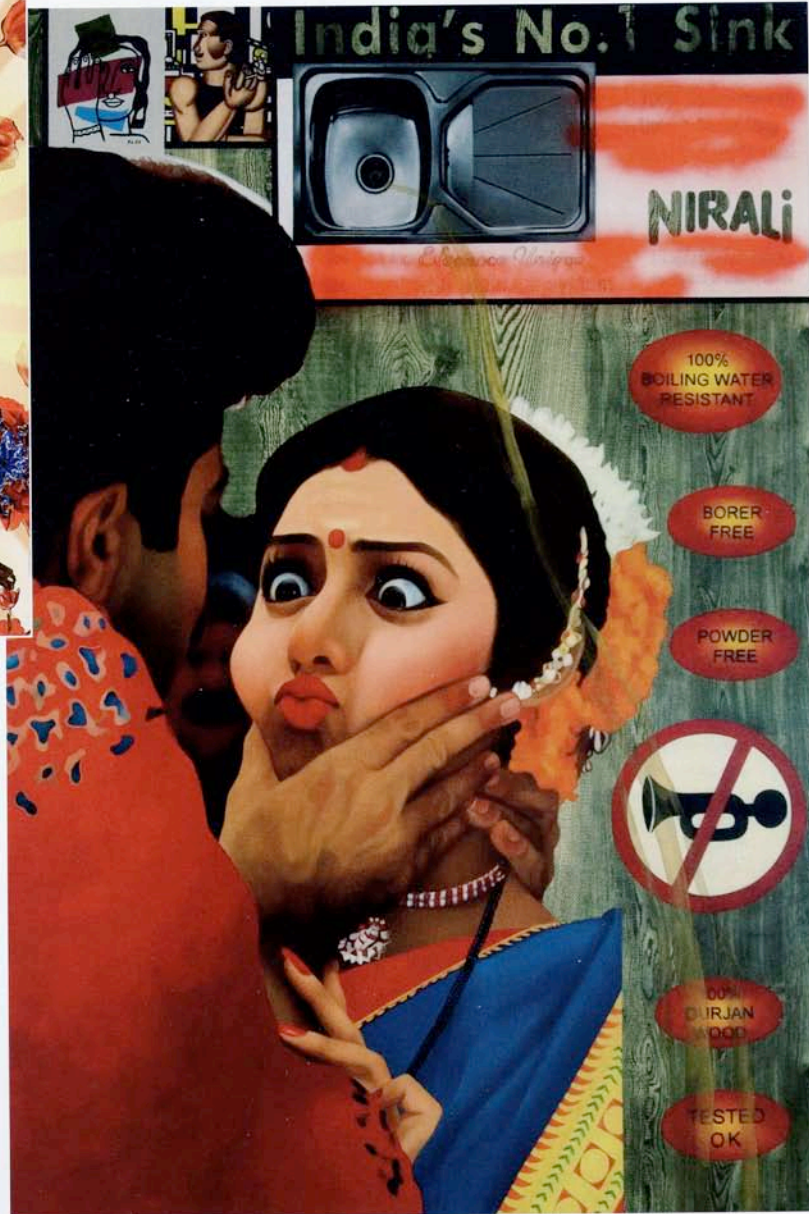
→ www.labiennale.org

 En couverture


Tejal Shah, *You Too Can Touch the Moon*, 2006, de la série Hijra Fantasy series, photo numérique, courtesy Project 88, Bombay.

du liquide (*Polluted Waters*, 2006), que Prajakta Potnis (né en 1980) photographie des moisissures, que Kiran Subbaiah (né en 1971) évoque les affres de la gravité, la simple scène relève de l'universel et nul ne verrait l'intérêt de coller le label « made in India ». Mais lorsqu'Agarwal documente la déréliction des constructions le long d'un fleuve ou les effets de la mondialisation sur les populations laborieuses, alors oui, le regard change et s'imprime d'une curiosité parfois teintée d'accents ethnologiques. Certains artistes se méfieront alors de laisser transparaître une telle indianité, mais ils sont plus nombreux à assumer cette identité et à en cultiver les symboles (parfois *ad nauseam* il faut l'avouer).

Sarnath Banerjee (né en 1972) se sert du dessin pour représenter les mutations sociales accélérées par la libéralisation et la globalisation. Krishnaraj Chonat (né en 1973) emprunte à l'artisanat de perle son savoir-faire pour réaliser des installations critiquant le goût des nouvelles classes sociales et leurs abus du clinquant et du toc. Sur



cette scène largement hétérogène du fait de la disparité géographique du sous-continent et de ses différences culturelles, les femmes assument parfaitement le rôle d'artiste et sont plutôt nombreuses. Sheela Gowda (née en 1957) va autant réaliser à partir d'images de presse des aquarelles narratives représentant des ■ ■ ■

Atul Dodiya, *Devi and the Sink*, 2004, de la série Saptapadi : Scenes from Marriage (Regardless), émail, vernis et acrylique époxy sur contreplaqué, 183 x 122 cm, coll. Drake-Brockman.